

Avant-livre

Au-dehors de la maison familiale, sous ses fenêtres, il y a la grande place, elle porte le nom d'un maréchal de l'empereur Napoléon. Ce dernier est encore une grande gloire nationale. Nous sommes un peu plus de dix ans après la fin de la guerre, et la V^e République, naissante, s'enlise en Algérie. À un bout de la place, il y a un grand jardin public, enfin grand à mes yeux d'enfant, en réalité pas tant que cela. À l'autre bout de la place, il y a l'école maternelle. J'y apprends à lire et à écrire, j'ai cinq ans. À six ans, je rentre à l'école primaire. Elle se situe dans une rue derrière la place. Un mur très haut, toujours à mes yeux d'enfant, sépare le jardin de ma maison de la cour de l'école. On le devine, la première émancipation, deux pieds tout seul hors de la maison, se fait à l'intérieur d'un territoire très limité. Après les murs de l'école, les terrains plus libres sont ceux des jeux, sur le goudron de la place et dans les allées du jardin public, plus rarement chez quelques copains du quartier. Plus tard, le collège et le lycée viennent éloigner les frontières. Le lycée Jean-Jaurès est celui des garçons. On y entre en culottes courtes, on en ressort sept ans plus tard, avec le baccalauréat, et en pantalons de coton ou de laine ; dans ma famille on ne porte pas de jeans. Entre le lycée et la maison, il y a deux longues rues, dont la rue Émile-Zola,

une place centrale, appelée naturellement Jean-Jaurès, l'enfant du pays. Je vais les arpenter quatre fois par jour, neuf mois par an, soit environ cinq mille fois. Pour être honnête, il faudrait que j'enlève de ce décompte les jours où je suis allé étudier en vélo ou en motocyclette, mais j'ai perdu la trace des jours de ces déplacements. Au long de ces rues ou sur la place, on trouve des commerces alimentaires nombreux, de vêtements tout autant, des quincailliers, des droguistes, des cordonniers, des plombiers, des marchands d'électro-ménager, que sais-je encore. Je visite deux disquaires (il y en a) pour les 45 et les 33 tours, et la maison de la presse, pour les magazines, afin de nourrir mes oreilles et mes yeux d'une musique que j'ai plaisir à penser libératrice. Dans ce temps de trouble identitaire, ce n'est pas qu'une illusion.

Au long de ces deux rues et sur la place, on trouve au moins trois librairies-papeteries : Quemerais, Palet, Maraval, la quatrième, la plus grande, Coulier, est sur le bord de mon circuit. Ce sont des commerces qui impressionnent et dans lesquels il n'est pas aisé pour un enfant de pénétrer, mais leurs vitrines me retiennent, du moins à partir de l'âge du second cycle. Chez nous, dans une vitrine du bureau professionnel des parents, on trouve quelques gros livres encyclopédiques de chez Larousse ou de chez Hachette, consacrés aux animaux ou aux grands monuments. Je garde le souvenir que les autres livres, ceux de notre mère, romans, récits, sont sous clé. Mon frère Daniel réfute ce souvenir de livres qu'elle faisait obsessionnellement relier, et qu'elle conservait dans une armoire à l'accès réservé, un lieu de son intimité. Était-ce la « chambre à soi » dont elle ne disposait pas ? Sans preuve de l'un ou de l'autre, ce souvenir satisfait la rédaction du récit de ma première jeunesse, aussi bien je vais le conserver. La

porte fermée pouvant expliquer mon goût tardif pour les livres, c'est une telle aubaine pour rendre compte du petit garçon rétif à la lecture que j'étais!

Enfant, ma mère m'apprend le Notre-Père. Comme pour réciter la prière, il faut fermer les yeux très fort, j'ai l'impression que c'est un secret entre nous. Il faut avouer pourtant que je ne suis pas prompt chaque soir à observer scrupuleusement le rituel. Cette pratique, spécifiquement maternelle, semble ne devoir son origine qu'à un héritage. Pour autant, si la foi est incertaine, l'identité religieuse est forte, des deux côtés d'ailleurs, mais différemment. Père et mère affirment leur protestantisme, cette identité partagée étant une des conditions de leur union en juin 1944. S'il y a un doute sur les livres, il n'y en a donc pas sur notre religion du Livre, d'autant plus affirmée que celle-ci est minoritaire. Ainsi la Bible, je peux la voir et la toucher dans un fort volume imprimé au dix-neuvième siècle, dont ma grand-mère est dépositaire, dans sa maison, au village natal, côté maternel. Le volume, épais, aux odeurs de bon papier vieilli, semble comme fixé au côté droit du fauteuil de douleur de la mère de ma mère. Si la bible n'est pas l'objet le plus en évidence dans la maison familiale, elle fait partie de nos apprentissages. L'école du dimanche, celle du jeudi plus tard, nous en héritons comme dans tout foyer protestant. C'est un temps où, généralement, l'exercice d'une discipline religieuse s'éloigne inexorablement, où le dimanche est livré à la distraction, devient plus sportif, pas encore culturel. Quant aux identités chrétiennes, Vatican II va en émousser les aspérités. Il faudra attendre nos temps actuels, de plus en plus noirs, pour que de nouveaux apprentis sorciers remettent en doute les mots du concile de 1962, en harcelant au nom de la religion les principes et les valeurs de nos républiques. Au temps de mon enfance, les

séparations entre religions chrétiennes sont si présentes que j'attendrai un âge tardif avant de mettre un pied dans une église catholique de ma ville natale, dont je ne fréquente que celle de l'Église réformée. Je n'échappe ni au baptême ni à la confirmation, dont il me faut bien avouer que je suis de la « promotion » 1968. Le mois de mai de cette année a une saveur unique pour entrer dans la communauté. C'est avec distance que je dis ma profession de foi, un dimanche de printemps, dans ces semaines agitées de notre jeunesse, où vont se déposer d'autres ambitions collectives. La confirmation est aussi la première eucharistie, elle sera pour moi la dernière. Mais on ne se tire pas comme cela d'une éducation protestante ! Longtemps après, c'est le cinéma, le film de Jean-Luc Godard, *Sauve qui peut (la vie)*, qui va me renvoyer de manière inattendue (et peut-être inexplicable) à ce que je pensais avoir volontairement oublié. Finalement je ne vais plus fuir cette origine, ses engagements, préférant les associer pour partie au choix du Livre et des livres comme territoire essentiel de ma vie.

À quelques mètres du temple protestant, le cinéma Le Lido offre une autre source de spiritualité. Le dimanche après-midi, souvent pour la séance de 14 heures, nous y partageons des émotions en famille réduite, pendant que notre père l'oublie au café ou au rugby. Sur la place, dans deux des autres salles familiales de cinéma, les films m'ouvrent à des imaginaires. Les programmes sont réduits, un seul film pour chacun des quatre écrans de la ville, et pour toute la semaine. S'il existe alors d'autres « pratiques culturelles », théâtre ou concerts, nous ne les connaissons ni ne les pratiquons. Quoi qu'il en soit, la culture est encore loin d'avoir la place qu'elle occupera trente ans plus tard. Il y a plus de soixante ans dans une petite ville de province, la vie n'est pas nécessairement déplaisante, elle y est pourtant

lente. On y apprend alors à y décompter le temps autant qu'à s'y ennuyer. Je saurai mieux mesurer les différences lorsque je me serai éloigné de l'espace originaire. Ou bien lorsque je regarde la télévision, qui est alors, en dehors de l'école et du lycée, une de mes rares fenêtres sur l'extérieur. Cette fenêtre va m'ouvrir les horizons que les collines qui entourent Castres m'empêchent même de deviner. Est-ce que je manque d'imagination, ou bien la douceur de l'enfance est-elle trop enveloppante ?

Le téléviseur défend l'accès au deuxième balcon de la maison. Il tombe fréquemment en panne. On appelle alors M. Escoutte. En serré dans une blouse bleue, il porte de son bras gauche une mallette à outils de cuir fort, de son bras droit une boîte de lampes, de condensateurs et de transistors. L'électronique s'introduit peu à peu dans les foyers. Le tube cathodique a gagné le nôtre en 1958, il en est ainsi dans dix pour cent des familles françaises. Avant que, dès les années soixante, l'habillage d'un téléviseur ne se rétracte dans un *design* industriel de métal et de plastique, il garde encore, à la fin des années cinquante, l'élégance bourgeoise de l'ébénisterie... et le poids.

Le nôtre – c'est un poste Ribet & Desjardins – est inclus dans un meuble verni et protégé par deux portes. Afin de limiter notre accès aux émissions à des heures convenables, notre mère cache la clé (décidément!), mais elle est très mal cachée. Comme je suis happé par le noir et blanc, je pratique régulièrement la télévision clandestine. Lorsqu'il est conduit à venir dépanner, M. Escoutte ouvre le panneau arrière, remplace une pièce, fait de nouveaux réglages afin de limiter la présence toujours trop insistante de la neige à l'écran. Les images à distance d'alors, c'est une technique de 819 lignes, relayée depuis Paris par des émetteurs. Ici, dans le Tarn, l'un est sur le pic de Nore, l'autre sur le pic du

Midi. Dans le courant des années soixante-dix, les marques françaises de téléviseurs vont commencer de disparaître. De l'industrie on connaît la suite des mésaventures. À Castres, on trouve de nombreux ouvriers et ouvrières dans des usines du textile. C'est un temps d'industrie et d'artisanat. La Chine s'habille encore uniformément en bleu de travail. La laine, le coton, le cuir, sont des éléments essentiels de notre modeste univers économique. Les vêtements s'usent moins vite, on les répare, on les recoud, on les retaille. Avec trois garçons dans la maison, ça peut être une source d'économies dans le budget habillement. Dans le compte d'exploitation familial, que les enfants ignorent, il y a les équipements, les réparations, celles de la machine à laver, aux inondations légendaires, celles du téléviseur et de ses mystérieux caprices. Bien longtemps après, c'est aujourd'hui, le temps du numérique aura détruit ce temps des incertitudes, des approximations, des interruptions, des imprévus. Même si nous ne les aimions pas, les pannes s'introduisaient comme des événements dans le cours de la vie familiale.

Parmi ces événements, la caméra Eumig de Jean, notre frère aîné, qui va briser le tabou des images dans la maison. En effet, ni le père ni la mère n'y pratiquent la photographie, au point d'avoir des images d'archives familiales extrêmement réduites. Mes enfants auront plus tard à se résoudre à l'absence de portraits de leur père dans son enfance autant que dans sa jeunesse. Je doute que ce trou familial des images soit seulement lié à l'histoire de l'iconoclasme protestant, même si je me souviens que le seul élément de décor d'un temple bien austère et dépourvu de tout symbole, hormis une croix nue de bois verni, était la présence du Décalogue aux lettres peintes à la couleur pourpre sur un des pilastres. Au milieu des

Dix Commandements, on peut lire celui qui proscrit les images : « Tu ne feras point d'image taillée ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre... » Aucun de mes deux parents ne peut témoigner aujourd'hui des raisons de l'absence de photographies. Je n'ai jamais songé à les interroger, il me reste à me perdre en conjectures, toutefois cela en vaut-il la peine ? Mettons ce manque iconographique sur le compte de deux héritages familiaux, maternel, paternel. Mais alors, d'où viennent ces nombreuses images de ce couple que forment mes parents, dans les années où ils font connaissance, où ils se fiancent et semblent heureux, en dépit de la noirceur du temps de guerre ? Font-ils semblant pour complaire à l'objectif, lequel exige toujours autant de sourires ?

Avec le cinéma en super-8 de Jean, en mouvements et en couleurs, les images familiales s'introduisent au sein de la maison. L'homme à la caméra est encore tout jeune, il n'a pas même dix-huit ans. Ses images sont sans prétention, fragiles, jamais indiscrètes. Longtemps après, je découvrirai que quelques-uns parmi les premiers films des frères Lumière, soixante-dix ans auparavant, conservent ces mêmes qualités. La seule permission qui m'est donnée consiste à regarder dans l'ocilleton de la caméra de Jean. Aussi légère soit-elle, la caméra octroie une certaine gravité à celui qui la porte. Je devrai donc attendre avant de pouvoir accéder à cet état.

Je n'ai jamais vraiment su ni cherché à savoir pourquoi et comment le cinéma a pu m'envoûter au point d'y fantasmer un court moment un avenir. Je sais seulement que cette idée de fabriquer des images a poussé dans le désarroi qui a suivi une année d'hospitalisation, à la suite d'un grave accident de la route, en novembre 1970, alors

que je débutais des études dans une école d'ingénieurs. Dans les pages qui suivent, on pourra lire la chronique désordonnée de ma découverte du cinéma après mes vingt ans, des œuvres de cinéma que je persiste à affectionner et auxquelles j'ai voulu consacrer mon admiration et mon affection par l'écriture.

Je retourne à ces très courtes années, trois, quatre, au cours desquelles je fais des gammes avec une bonne caméra super-8, une Beaulieu, dont je n'ai pas noté le modèle. Après quelques essais, elle deviendra un objet peu consommé, et transporté dans des déménagements successifs, avant que je ne me décide à la revendre. Je l'ai acquise comptant, après qu'un procès au civil m'a octroyé une assez large indemnité, versée par l'assurance du conducteur du véhicule qui a fracassé ma jambe droite (incapacité physique, *pretium doloris*, préjudice esthétique et moral, etc., à chaque critère quelques points, à chaque point quelques milliers de francs!). Je tourne des bouts de films, que j'empile sans ordre. Un désir soudain de rencontrer des cinéastes, des acteurs, me pousse à partir vivre à Paris. C'est le début d'une vie que je vais partager avec Martine. L'impression de vivre alors avec elle comme dans un film de Jean Eustache ou de Jacques Rivette, deux cinéastes dont la découverte nous a réunis. Je passe du temps dans les salles du Quartier latin, alors qu'elle travaille par intérim, passant d'une activité de bureau à une autre. Tiens, une fois chez un producteur de cinéma, une autre chez un éditeur de théâtre! J'espère des miracles, mais j'ignore comment on les provoque. Je me décide à mettre en ordre les bobines, j'en décris les séquences dans un carnet de travail. Avec un outil précaire et sans méthode, je m'initie au montage. De cet ensemble que je découpe, je tente un séquençage, dans l'idée de trouver une composition. C'est alors un temps de découvertes musi-

cales, et d'hésitations : la musique sérielle ou l'improvisation, le free-jazz, je ne sais plus vraiment à quoi m'attacher. Mais la question du rythme des images m'obsède. Par trois fois, le stress accompagne l'anxiété, la soirée de travail se résout dans la somatisation et la visite de SOS-Médecins. J'ai découvert depuis peu les coliques néphrétiques, qui conviennent bien aux empêchements que mon inexpérience produit. Je parviens à monter un ensemble que je ne trouve pourtant pas si mauvais, constitué de bouts de films qui n'ont rien à voir entre eux, tournés sur deux ans sans aucune unité préalablement imaginée. L'objet est là, trente minutes d'un collage dont le rythme convient à ma découverte progressive des cinémas expérimentaux, où tant de choses sont permises ! En super-8, on projette dix-huit images par seconde. Ma bobine contient ainsi trente-deux mille images. Je vais rapidement vivre cette bobine de plastique comme une libération. Le cinéma va demeurer une passion, j'en abandonne la vocation.

En moins de dix-huit mois, nous déménageons trois fois dans Paris. Il faut à chaque nouvelle étape des cartons pour les livres. Le temps est passé, il est passé dans les cinémas, les théâtres, dans les librairies. Ce sont alors bien des livres accumulés, dont le besoin devient si pressant que leur présence pousse à une vocation nouvelle. J'ai enfin trouvé la clé de la bibliothèque ! Tout va se décider vite. La librairie m'appelle, mais il faut apprendre ce qu'elle exige de savoirs. Nous sommes en automne 1976, il y a cinquante ans bientôt. C'est l'âge de la librairie dans et à travers laquelle Martine et moi avons construit notre vie commune. Jamais nous n'aurions songé que les Ombres-Blanches, dont nous avons alors franchi le seuil, allaient ravir notre plus grande énergie, mobiliser nos imaginations. Les livres ont pris la plus grande place, mais la musique et le cinéma

sont demeurés essentiels et participent à façonner nos vies. Deux enfants naissent dans cette incessante bousculade que les extensions successives de la librairie provoquent. Nous les amenons le plus possible au cinéma. Nous les incitons le plus possible à ouvrir les livres.

Un dimanche matin, au tout début des années 2000, dans le quartier Saint-Sernin où nous habitons depuis peu et résidons toujours. Le marché aux puces, qu'on appelle ici l'*inquet*, est la grande tradition dominicale de la ville. Je déniche un projecteur super-8. Triomphant, je rejoins la maison toute proche, invitant les enfants à voir ce film de nos jeunes années à Paris, à y découvrir quelques rares images de leur mère. Las, je ne le retrouve pas. Je ne le retrouverai d'ailleurs jamais. La bobine grise, dans laquelle sont enroulées les trente-deux mille images prises depuis les jours de notre première jeunesse commune, est perdue et va devenir un film fantôme.

Ce film, expérimental, agité, saccadé, était resté sans titre. J'aurais pu le nommer *Ombres blanches*, en reconnaissance à la librairie qui m'a permis de rendre au cinéma bien des hommages, de faire tant de rencontres avec des artistes, des cinéastes, des acteurs, qui eux ont eu le désir plus fort et l'audace d'aller jusqu'au bout de leur vocation, de partager avec nous des intimités ou des univers inventés, et de nous en confier des images. C'est à eux que la suite de ce livre est destinée.